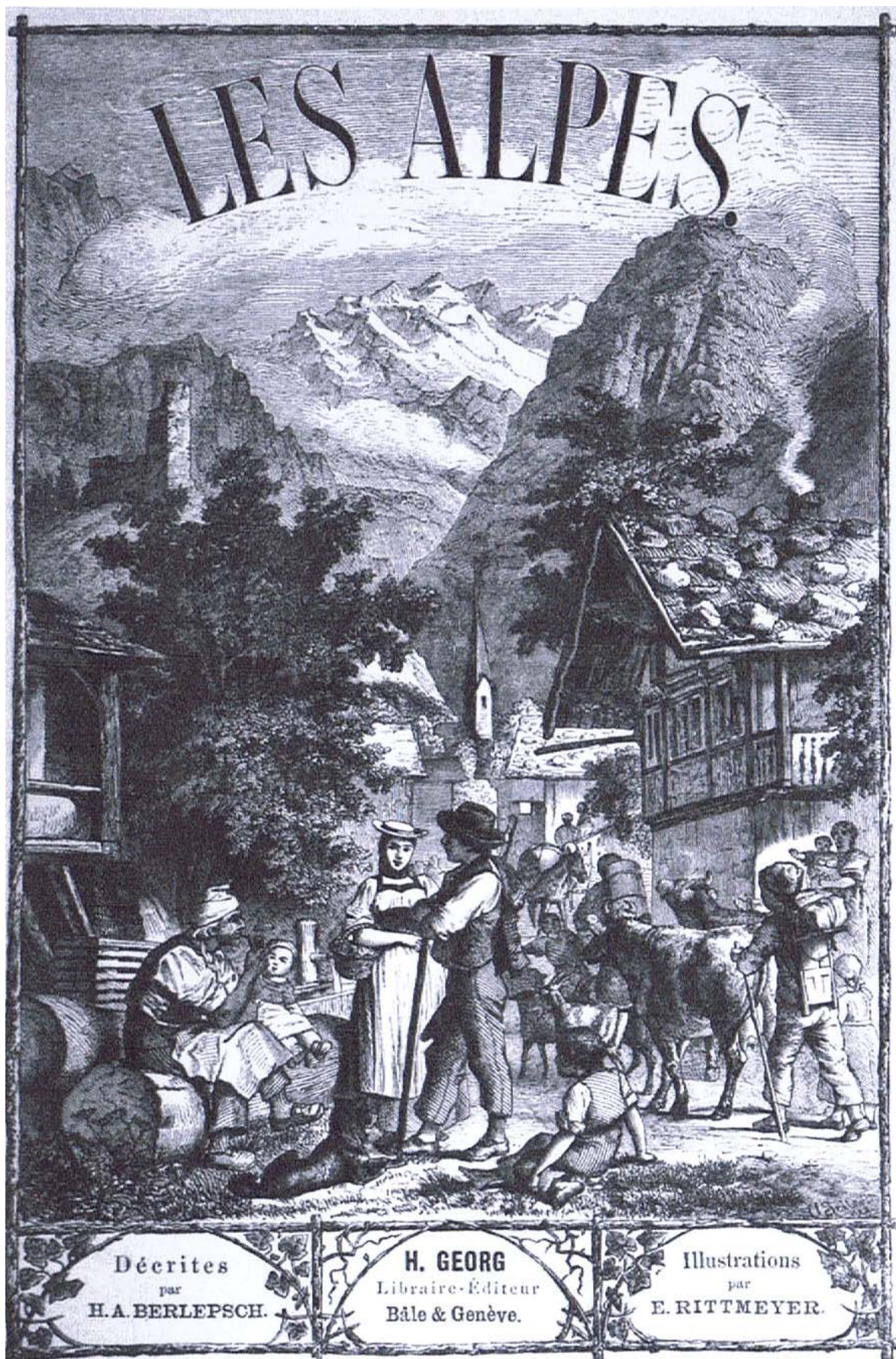




Décrites
par
H. A. BERLEPSCH.

H. GEORG
Libraire-Éditeur
Bâle & Genève.

Illustrations
par
E. RITTMAYER.

LES FÊTES PASTORALES.

C'est la fête des monts; hurrah! c'est *mi-été!*
Les noirs chalets ont tous un air de propreté.
Les pâtres, les bergers à leur rustique table
Font à chaque venant l'accueil le plus aimable.
On n'aperçoit partout qu'habitants des vallons
Jouant, luttant, dansant sur les tendres gazons.
Si l'art est inconnu dans cette fête agreste,
Le plaisir et l'entrain le remplacent de reste.
OYEX.

Les fêtes sont à un peuple ce que sont à un homme ses moments de jeunesse et d'enchantement; elles ne sont pas seulement la manifestation idéale de son caractère et de sa vie, c'est le peuple lui-même dans ses instants d'enthousiasme et d'inspiration. De nos jours les réunions des sociétés créées pour cultiver les sciences ou les arts, ou dans un but militaire et patriotique, absorbent presque toutes les sympathies. Dès que telle ou telle de ces fêtes a lieu, les membres de ces sociétés s'en vont, le coeur joyeux, de vallée en vallée, et de canton en canton, au lieu du rendez-vous où ils sont reçus avec des acclamations, des harangues, des chants et aux saluts des drapeaux de leurs frères.

Quelques-unes des fêtes vraiment nationales et populaires ont complètement disparu; d'autres perdent toujours davantage leur caractère primitif; autrefois simples, naïves, joyeuses, pleines de poésie, elles se sont transformées sous la puissante influence



BAL CHAMPÊTRE.

des circonstances et du temps, qui y ont introduit bien des éléments étrangers et souvent pernicioeux. C'est pourquoi on est d'autant plus agréablement surpris de retrouver encore çà et là quelques fêtes pastorales, et de les voir se célébrer en toute simplicité et au milieu d'une gaité franche et cordiale. De même que telle bonne vieille coutume s'est fidèlement conservée dans certaines contrées des Alpes, comme si elle faisait un avec le sol, ainsi nous voyons encore aujourd'hui les pâtres s'exercer à ces jeux qui, il y a déjà des siècles, faisaient les divertissements de leurs ancêtres, et qui ont beaucoup contribué à entretenir la vigueur musculaire et l'intrépidité chez ces populations.

Ces fêtes pastorales existent sans aucun doute depuis qu'on mène les troupeaux dans les alpages. Leur nom (*Dorfeten*, *Alp-stubeten*, visites des pâturages, réunions des pâtres) rappelle à la fois le lieu où elles se célèbrent et leur origine première. Dans les hameaux reculés des montagnes de la Savoie, du Valais, du Tyrol et des Grisons, il n'y avait pas jusqu'à aujourd'hui d'auberges avec des salles un peu spacieuses. Les habitants n'éprouvaient guère le besoin d'aller chez un de leurs voisins pour y dépenser de l'argent, soit au jeu, soit en buvant ou en mangeant; d'ailleurs, il y a telle localité dans les Alpes où l'on ne voit pas d'argent presque de toute l'année, chacun produisant et fabriquant tout ce qu'il lui faut pour son ménage. Cependant, désireux d'entretenir des relations de bonne amitié avec leurs proches et de causer avec eux de leurs intérêts généraux et particuliers, ils se rendaient les uns chez les autres à tour de rôle, ou bien ils se réunissaient dans une chambre commune. On donna à ces visites le nom de „*Stuberta*“ (du mot allemand *Stube*, chambre), expression qui servit aussi à désigner plus spécialement les réunions de jeunes gens des deux sexes pour jouer, danser, chanter ou causer; elles se tenaient chez celui qui possédait le plus grand local ou le plus central. Du reste, ces sociétés se retrouvent

encore partout dans les Alpes et dans la Forêt-Noire; elles ne sont nullement aussi innocentes qu'on veut bien le prétendre; au contraire, elles n'offrent que trop souvent à la jeunesse des occasions de se démoraliser.

Les fêtes pastorales proprement dites présentent un tout autre caractère; cependant, comme elles sont des parties de plaisir et des visites aux pâtres, elles ont reçu dans certaines contrées le même nom que ces réunions dans les villages. Dans les Alpes vaudoises on les appelle fêtes de la *mi-été* (*mi-tsau-tein*, en patois); elles se célèbrent à jour fixe, d'ordinaire le premier ou le second dimanche du mois d'août. Celle qui a lieu dans les pâturages qui sont à la base S. des tours d'Aï et de Mayen se distingue entre toutes par une abondante distribution de crème et de produits du laitage faite aux pauvres, qui s'y rendent en grand nombre des villages voisins; si le temps est beau, une grande foule assiste à cette antique fête de bienfaisance appelée *Bernausa*. On retrouve une coutume pareille dans l'Oberland bernois; des maladies mortelles ayant décimé le bétail, elles ne cessèrent que lorsqu'on eut fait des aumônes abondantes aux indigents de la contrée; pour prévenir le retour du fléau, chaque année sur le cimetière d'Unterseen on partage entre eux plusieurs fromages.

Dans les pays catholiques, elles coïncident avec la fête d'un saint; dans le canton de Fribourg l'une d'elles a lieu le troisième dimanche de juillet sur la Berra (5332') où toute la jeunesse des villages voisins va danser au son de la flûte et du violon.

Lors d'une fête pastorale, tous les habitants de la contrée, dont une partie passe l'été disséminée dans les alpages et dont l'autre demeure dans la vallée, arrivent de tous les côtés au rendez-vous général. D'après un antique usage on célèbre un culte religieux en plein air, après quoi la journée est consacrée au plaisir. Tout le monde est endimanché, et dans l'Appenzell, par exemple, les couleurs voyantes du costume des

hommes et des femmes font un charmant contraste avec la fraîche et belle verdure des pâturages. Tantôt quelque étranger, ou quelque pâtre revêtu des habits qu'il met pour soigner le bétail, vient assister à la fête, mais en simple spectateur.

De toutes parts retentissent des cris de joie et des chants d'allégresse que les échos des rochers multiplient à l'infini. Jeunes gens et jeunes filles se rendent bras dessus bras dessous dans les chalets avoisinants où se dressent des tables chargées de tous les produits de la montagne, auxquels viennent s'ajouter ceux de la plaine apportés par les parents, les amis ou les connaissances. Là commence un festin copieux où chacun est cordialement invité; il est composé de gâteaux levés, de crème épaisse, de beurre frais, de fromage, de séret, de pain de froment bien appétissant, de viande salée, de vin, même de bière, etc. C'est un feu roulant de plaisanteries, d'agaceries, d'éclats de rire et de badinages; parfois aussi il s'y mêle quelques traits grossiers et scabreux.

Quand on s'est bien régalé, on va prendre ses ébats; les jeunes filles se partagent en plusieurs bandes, se promènent en chantant et vont réveiller tous les échos des environs, tandis que les jeunes gens ou bien les accompagnent, ou bien causent entre eux en fumant. Une franche gaieté brille sur tous les visages, les poitrines semblent respirer plus librement; chacun veut s'en donner à coeur joie et c'est à qui fera éclater le plus bruyamment les transports de son âme; la nature elle-même semble participer à la joie générale.

Mais le soleil brille déjà de toute sa splendeur au milieu de la voûte azurée; c'est alors le suprême moment de la fête. Aux premiers sons de la musique, la foule accourt de tous côtés sur la prairie où le bal champêtre doit avoir lieu: les uns sortent des chalets voisins, d'autres reviennent des courses qu'ils ont faites sur quelque cime rapprochée, d'autres encore étaient allés voir leur

bétail dans les environs; tous les sentiers de la montagne sont animés par des groupes plus pittoresques les uns que les autres. L'orchestre a pris place sur un bloc de rocher ou sur une estrade élevée pour la circonstance; il est composé de deux ou trois musiciens qui jouent et rejouent toutes les ritournelles de leur répertoire. L'un a sur ses genoux un tympanon, instrument des plus primitifs; au moyen de deux petites baguettes d'acier, il en frappe les cordes qui rendent des sons métalliques aigus et parfois agaçants. Le second joue du violon; il est coeur et âme à son jeu; c'est comme s'il voulait enlever danseurs et danseuses; il bat la mesure avec les pieds et il manie son archet avec une telle ardeur qu'il sue à grosses gouttes, quoiqu'il se soit mis en manches, et que, pour se protéger contre l'ardeur du soleil, il ait étendu au-dessus de lui un immense parapluie de coton rouge, fixé à un long bâton. Dans les contrées où le tympanon est inconnu, on le remplace par une clarinette, par un violoncelle ou basse, ou quelquefois par un simple harmonica.

Voilà la musique que le peuple aime, qu'il recherche et qu'il préfère à toute autre; elle le rend heureux et elle est le vrai interprète de son bonheur. Les danses elles-mêmes ont aussi conservé leur simplicité première; tantôt c'est la valse, danse favorite des montagnards, tantôt c'est la montferrine ou le rond; chacun se tient par la main, on forme une grande chaîne qui tourne en cercle autour d'un bloc de rocher, d'un pas moitié balancé, moitié marché, et tout cela entremêlé de cris de joie et de refrains nationaux. Ou bien les jeunes gens se donnent la main, les jeunes filles se placent entre eux, et appuyant nonchalamment leurs bras sur les épaules de leurs danseurs, elles se laissent en quelque sorte bercer par eux. Il y a une certaine coquetterie agaçante dans cette manière de s'entrelacer qui offre un charme extraordinaire et qui produit un balancement très gracieux, car tous les mouvements sont fort naturels. De temps

en temps un vigoureux danseur fait des tours de force à sa façon; c'est comme si un courant électrique s'emparait de tout son être: saisissant à deux mains sa danseuse par la taille, il piroquette plusieurs fois sur lui-même avec elle, puis il la soulève en l'air, comme un enfant jouerait avec une poupée.

Voilà comme tout ce monde se confond et tourbillonne en donnant essor à la gaité folle qui déborde de tous les cœurs; c'est une succession de scènes pleines de vie et d'animation qui font de délicieux tableaux de genre au milieu d'une nature toujours belle et souvent grandiose. Les vaches elles-mêmes se sont approchées; elles examinent d'un oeil curieux cette cohue qui vient troubler le silence de leurs montagnes. Elles manifestent leur surprise par des mugissements; peut-être veulent-elles protester par là contre la profanation de leurs savoureux herbages qu'on foule aux pieds si impitoyablement; peut-être sont-ce les marques d'une approbation sympathique. Mais leur gardien, qui de son côté est allé se régaler d'un verre de vin, ne tolère pas longtemps une pareille familiarité de la part de ces animaux, et il ne tarde pas à les remener à la place qui leur a été assignée pour y brouter.

Mais le soleil lance bientôt ses rayons verticaux sur les acteurs de ces scènes; alors, n'en pouvant plus de chaleur, hors d'haleine et dévorés de soif, ils sont contraints de s'arrêter; la musique et la danse cessent pour faire place à la partie plutôt sérieuse de la fête.

Sur l'emplacement même où le bal a eu lieu, il se forme un nouveau et grand cercle qui attire un grand nombre de spectateurs. Une énorme pierre de plus d'un quintal vole tout à coup à travers les airs et va retomber lourdement sur le sol à une certaine distance; des éclats de rire et des cris de joie s'élèvent de toutes parts. C'est le *jet de pierres*; cet exercice remonte à une haute antiquité et il rappelle les quartiers de roc roulés des hauteurs

de Morgarten et du Stoss et qui, écrasant bon nombre de chevaliers ennemis, contribuèrent à décider la victoire en faveur des Suisses. Aujourd'hui c'est un jeu ou un amusement qui, avec la lutte, accompagne en général les fêtes pastorales, du moins dans la Suisse allemande. Saisissant la pierre à deux mains, le pâtre l'élève jusqu'à la hauteur de ses épaules, puis il la fait reposer en entier sur la paume de la main droite. Après avoir balancé plusieurs fois en avant et en arrière la partie supérieure de son corps, il attend le moment favorable, alors allongeant tout à coup le bras, il lance la pierre contre le but qui est ordinairement placé à une douzaine de pas devant lui. Les perdants payent l'enjeu qui, le plus souvent, est une demi-bouteille de vin; quelquefois c'est une bourse avec une pièce d'argent, ou une ceinture de cuir brodée, ou tel autre objet.

Les personnes qui, en faisant l'ascension du Sentis, se sont arrêtées dans la cabane construite près du sommet, auront vu sans doute dans le livre des voyageurs un dessin représentant le fameux athlète appenzellois Doerig de Schwendi, vainqueur dans cet exercice à la fête d'Interlaken le 17 août 1806. Après avoir pris une pierre pesant 185 livres, il l'avait levée et tenue quelques instants d'une main à la hauteur de sa tête, puis il l'avait lancée à dix pieds de distance, sans bouger de la place; d'ordinaire on fait quelques pas pour se donner de l'élan.

Cependant ce qu'il y a de plus attrayant et de plus intéressant dans ces fêtes, c'est sans contredit la *lutte*, l'exercice national par excellence; elle n'a conservé que dans quelques contrées son originalité première, et elle rappelle à quelques égards, avec la course, les jeux antiques de la Grèce qui du reste l'emportaient en solennité et en pompe. Pour la populariser toujours davantage, on l'a introduite et rendue obligatoire dans les sociétés de gymnastique, dont le réseau embrasse presque la Suisse en-

tière. Dans quelques localités très fréquentées par les étrangers on en fait malheureusement une affaire de spéculation.

Dans l'Appenzell ces exercices ont lieu aussitôt après la danse, le jour de la *mi-été*, mais ils ne sont plus guère qu'une récréation accidentelle. Dans l'Entlibuch, l'Emmenthal, l'Oberland bernois et dans le canton d'Unterwald, ils ont lieu à jour fixe, d'ordinaire dans le mois d'août, et sont complètement indépendants d'autres fêtes. Il y en a par exemple à la Wengernalp et à la grande Scheideck au pied du Wetterhorn — les premiers sont fréquentés par les gens de Grindelwald et de Lauterbrunnen, les seconds par les gens de Grindelwald et par les habitants de la vallée du Hasli. Autant que possible on choisit un point central, de manière à ce que les lutteurs des vallées avoisinantes puissent y prendre part, car il importe de savoir qui l'emportera en définitive. On comprend que le parti une fois vainqueur ne néglige rien pour s'assurer la victoire dans les joutes des années suivantes, et que, de son côté, le parti vaincu fasse les plus grands efforts pour venger sa défaite. Au reste ce spectacle, qui attache et émeut vivement, frappe surtout par ce qu'il offre d'honorable pour le caractère de ces montagnards. Dans une pareille lutte où l'amour-propre est si fortement en jeu, on n'y aperçoit absolument rien qui indique du ressentiment ou de l'animosité. Ils triomphent sans arrogance de même qu'ils se reconnaissent vaincus sans honte, et la poignée de main qu'ils se donnent en commençant, ils pourraient se la donner tout aussi cordiale en terminant.

Aux approches d'une fête de lutteurs, ceux qui ont envie d'y concourir s'y préparent quelques jours à l'avance; ils évitent tout travail fatigant, soignent leur corps et se nourrissent de choses fortifiantes. Le matin de la fête, les concurrents des deux partis se réunissent dans une auberge; là chacun choisit son adversaire et tous boivent et causent ensemble avec la plus grande cordialité.

A l'heure fixée le cortège se met en marche, musique en tête; les lutteurs deux à deux, et précédés des prix, se rendent à l'endroit désigné où une foule immense de spectateurs est déjà rassemblée: c'est en général un bassin presque circulaire que tapisse un gazon fin et serré, et dont les pentes forment un amphithéâtre naturel. Le jury d'examen, formé d'hommes versés dans l'art de la lutte, a déjà pris position; le reste du peuple forme un grand cercle sur les bords duquel les lutteurs prennent place en troupe serrée. Ils se sont mis à l'aise; en fait de vêtements ils ont gardé la chemise, les bas et le pantalon par-dessus lequel est la culotte pour la lutte. Celle-ci est de fort coutil et cousue avec une grande solidité; elle ne descend que jusqu'à mi-cuisse; à sa partie supérieure qui finit aux hanches elle est pourvue d'une ceinture ou d'un bourrelet pour donner à la main une prise ferme; quelquefois elle est remplacée par un fort mouchoir de poche noué autour de la jambe. C'est dans cet accoutrement que les lutteurs doivent combattre par paires, suivant un ordre déterminé par un arbitre: les plus faibles les premiers, les plus forts en dernier lieu.

A la base de ces exercices il y a certaines règles générales qui sont admises par tous les habitants des Alpes. Avant de commencer, les adversaires se serrent cordialement la main pour témoigner par là qu'ils n'ont ni rancune ni haine les uns contre les autres et que la lutte devra se passer convenablement. Le col et le devant de la chemise doivent être déboutonnés pour ne gêner en rien la respiration, et les manches retroussées jusqu'au-dessus des coudes afin que les bras aient toute la liberté possible pour se mouvoir. D'après un antique usage, l'habillement doit être le même pour tous; surtout on ne doit rien porter de lacé, car souvent, quand la lutte est longue et opiniâtre, il suffit d'un petit détail négligé dans le costume pour décider de la victoire.

Enfin la lutte commence: une première paire de lutteurs



LUTTEURS DE L'OBERLAND.

descend dans l'arène; on lit dans leurs yeux l'impatience du combat, la certitude de la victoire. Ils se saisissent avec calme, debout ou agenouillés comme bon leur semble, épaule contre épaule, la main droite à la ceinture de l'antagoniste et aussi en arrière que possible, la gauche à sa cuisse droite et cramponnée au bourrelet inférieur de la culotte. Il est sévèrement interdit d'user de moyens illicites ou trompeurs, et spécialement d'engraisser la ceinture avec du suif, ce qui enlèverait toute sûreté à la main. Quand ce sont des lutteurs bien exercés, ils se tiraillent longtemps, ou bien tournent en cercle en se poussant et se repoussant, nul ne voulant tenter un coup décisif avant d'être sûr de son fait. Chacun se tient alors sur la défensive, attendant d'une seconde à l'autre l'attaque de son adversaire; leur seul souci pour le moment est de tenir bon; leurs bras restent immobiles et à la fin on ne sait plus auquel des deux corps ils appartiennent; dès que l'un se découvre en quelque façon, l'autre en profite aussitôt. Parfois ils se mesurent si longtemps qu'ils finissent par se lâcher réciproquement, ruisselants de sueur, abimés de fatigue; ils se couchent sur le gazon pour reprendre haleine, partagent un verre de vin pour recouvrer de nouvelles forces, se frottent les mains avec un peu de terre pour en rendre la peau plus rude, puis ils recommencent de plus belle.

Tant qu'ils s'essaient ainsi, il règne un silence absolu dans le cercle, mais dès que l'un a été soulevé de terre, que leurs jambes s'entrecroisent, qu'ils se font pirouetter et que la lutte devient plus acharnée, les spectateurs s'animent aussi, et, suivant avec le plus vif intérêt toutes les péripéties du combat, ils encouragent du geste et de la voix le champion pour lequel ils ont pris parti. Enfin l'un d'eux a perdu pied, son adversaire l'enlève, le courbe et le renverse, mais la victoire n'est point encore décidée; il faut recommencer, car pour être vaincu il faut avoir été étendu deux fois sur le dos. Lorsqu'un des lutteurs se voit sur

le point d'être terrassé, il rassemble tout ce qu'il a de force et de souplesse afin de tomber sur le ventre ou sur le côté, le coup est alors nul. Rarement les coups ressemblent à celui que nous avons vu à la Schcideck où l'un des combattants ayant soulevé l'autre le tint suspendu en l'air, puis le faisant pirouetter deux ou trois fois, il le renversa tout d'un coup sur l'herbe par une secousse terrible.

Lorsque la lutte a lieu entre les partis de deux contrées différentes (par exemple entre les lutteurs de l'Unterwald et ceux du Hasli sur la montagne de Breitenfeld au-dessus de Meyringen, ou entre ceux de l'Entlibuch et ceux de l'Emmenthal au Schüpferberg ou à l'Ennetegg), et qu'il s'agit d'avoir les honneurs de la journée, le parti du dernier champion vaincu envoie un remplaçant qui va s'essayer avec le vainqueur, dont les forces sont déjà passablement épuisées; cet ordre est surtout de règle lorsqu'il y a un prix à remporter. A chaque coup heureux, le parti du vainqueur pousse ordinairement un formidable hurrah, le camp opposé reste silencieux, mais sans colère.

Il arrive souvent dans ces joutes sérieuses que les plus forts et les plus habiles lutteurs de chaque camp restent les derniers; dans ce cas ce spectacle prend un caractère tout particulier, car de la victoire définitive d'un seul homme dépend l'honneur de toute une contrée. Les deux derniers antagonistes, également redoutables, se tiennent alors sur la défensive; chacun se borne à n'être pas vaincu pour rendre impossible la victoire de son adversaire, et la lutte sort des règles habituelles. Dès qu'ils se sont saisis, ils calculent exactement leur position respective, puis, après avoir fléchi le genou droit, ils s'écartent l'un de l'autre en distendant le plus possible la partie inférieure de leur corps; si, même dans cette position, l'un d'eux craint encore d'être soulevé, il se couche à plat ventre sur le sol, ce que l'autre est obligé de faire aussi. Là ils se secouent, se serrent et se tortillent sur

le gazon comme des serpents, en déployant une telle force musculaire et en faisant de si terribles efforts, que leurs prunelles s'injectent de sang et que leur figure devient violette. Quand aucun de ces athlètes n'est capable de vaincre l'autre par sa persévérance, par la supériorité de ses forces ou par ruse, ils se relèvent tous deux à la fois, moitié morts de fatigue et d'épuisement, se serrent cordialement la main en témoignage de leur valeur réciproque et la victoire reste indécise entre les deux partis.

Cette manifestation de la force physique est sauvage et brutale, car plus d'une fois il en résulte des meurtrissures assez graves et même des accidents, mais ces exercices n'en témoignent pas moins du courage, de la vigueur et de l'esprit guerrier de ces populations, et ils donnent une idée de ce dont elles seraient capables lorsqu'il s'agirait de défendre leur liberté, et de sauvegarder l'honneur de la patrie.

Ce spectacle est moins palpitant, mais peut-être plus varié, lorsque ces exercices sont plutôt une récréation à laquelle se livrent les jeunes gens dans certains villages, le dimanche après-midi, par exemple; alors plusieurs paires luttent ensemble; les lutteurs se placent en rond; çà et là se fait entendre une plaisanterie, un mot de défi, mais personne ne bouge. Enfin, au bout d'un moment, l'un d'eux se lève, descend dans l'arène, ôte son habit, ses souliers, revêt la culotte pour la lutte et attend; on le laisse seul; il se promène, s'assied, se couche sur la pelouse, regarde autour de lui jusqu'à ce qu'un des assistants se lève à son tour et vient engager la lutte.

Le cas peut-être le plus original de ce genre d'amusement populaire a lieu dans le réfectoire du couvent de capucins à Appenzell, en présence des moines. Une fois par automne, à jour fixe, de jeunes et vigoureux gaillards apportent au couvent des cadeaux consistant en produits de toute espèce, vin, fruits,

bois, etc. En récompense, les capucins leur offrent un repas copieux; quand il est terminé, on enlève les tables; alors, en guise de dessert, les jeunes gens donnent une espèce de représentation où la lutte joue le rôle principal. Les moines, debout sur les chaises et les bancs, se divertissent à voir les différentes scènes de ce tournoi improvisé, et parfois leurs rires deviennent si inextinguibles et si contagieux que les lutteurs, obligés eux-mêmes de faire chorus, sont absolument incapables de continuer leurs exercices. Cette partie de plaisir est si réputée dans tout le pays que non-seulement les jeunes gens y vont pour vider leurs petites querelles, mais que des lutteurs renommés par leur force et leur habileté jettent en quelque sorte le gant à quiconque veut se mesurer avec eux, et lui donnent rendez-vous pour ce jour-là au couvent d'Appenzell.

Ces fêtes pastorales se prolongent du matin au soir, surtout si le temps est beau et que la nuit promette d'être sans orage. Quand les danses et la lutte sont terminées, spectateurs et acteurs se partagent par groupes pour prendre un léger repas, puis dès que le soleil dore de ses derniers rayons les sommets d'alentour, chacun songe à regagner sa demeure, située souvent à plusieurs lieues de distance, en faisant retentir tous les échos de cris de joie et de chants d'allégresse.

„Oh! que ces fêtes montagnardes“, dit le doyen Bridel, „où s'égaie un peuple libre, simple et heureux, sont intéressantes à voir et à partager, à condition cependant que toute licence condamnabile en soit bannie! qu'elles ressemblent peu à celles des villes et des cours où le plaisir se commande, où la joie est factice, où l'ennui perce à travers tous les masques dont on le couvre. Elles attachent les bergers à leurs montagnes, elles rapprochent et lient les diverses peuplades des Alpes, elles font supporter tant de jours de peine par un jour de plaisir sans mélange.“

„Le calme des vertes solitudes“, dit A. Steinlen, „le vaste horizon bordé de hauts rochers et de cimes blanches, le dôme bleu du ciel leur donnent un caractère particulier de simplicité et de grandeur, car le voisinage d'une sublime nature semble communiquer, même aux joies passagères des hommes, quelque chose de son imposante sérénité.“
